

Ciné-Bulles

Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse : Le Festival des premières oeuvres

Éric Beauchemin

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34163ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchemin, É. (1990). Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse : Le Festival des premières oeuvres. *Ciné-Bulles*, 10(2), 48–49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le Festival des premières oeuvres

par Éric Beauchemin

LE PALMARÈS 1990

Compétition court métrage

PRIX DE LA VILLE
DE SAINTE-THÉRÈSE —
MEILLEUR FILM :

20 décembre
de Monique Champagne
(Québec)

PRIX SPÉCIAL
DU FESTIVAL —
MEILLEUR SCÉNARIO :

L'Homme de Bagdad
d'Élaine Dumont
(Québec)

PRIX DU S.T.C.Q. —
MEILLEURE TECHNIQUE :

L'Homme de Bagdad
d'Élaine Dumont
(Québec)

PRIX PARLIMAGE —
RÉALISATEUR

LE PLUS PROMETTEUR :

Jean Mercier
pour *Quand le coeur attend...*
(Québec)

PRIX DE L'UNION
DES ARTISTES —
MEILLEUR COMÉDIEN :

Hansel Leblanc
pour *L'Homme de Bagdad*
d'Élaine Dumont
(Québec)

PRIX DE L'UNION
DES ARTISTES —
MEILLEURE
COMÉDIENNE :

Charlotte Laurier
pour 20 décembre
de Monique Champagne
(Québec)

MENTION SPÉCIALE :

François Langlois
pour *l'Essence*
de Caroline Lapierre
(Québec)

Compétition
long métrage

PRIX DU PUBLIC
HYDRO-QUÉBEC —
FILM LE PLUS
POPULAIRE :

Robby, Kalle et Paul
de Dani Levy
(Suisse-Allemagne)

Sous la présidence d'honneur du comédien Francis Reddy, le Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse en était cette année à sa sixième édition. Mais qu'en est-il de ce festival surtout consacré aux premières, deuxième et troisième oeuvres. D'abord deux sections, dites officielles et compétitives : la compétition officielle, réservée aux longs métrages internationaux, et la compétition jeunes cinéastes consacrée aux courts métrages (16 mm et 35 mm). S'ajoutent à cela quelques programmes spéciaux (Spécial Annecy, Nuit du cinéma fantastique) et une section parallèle éducative, destinée aux élèves du primaire et du secondaire.

La compétition officielle présentait cette année une sélection de dix longs métrages, dont plusieurs en première nord-américaine. C'est avec le premier film d'un ancien collaborateur de Bertrand Blier que s'est ouvert le Festival. *Tom et Lola*, de Bertrand Arthuys, raconte l'histoire de deux enfants atteints d'un mal incurable qui vivent dans des bulles, séparés depuis leur naissance. Alors qu'à la lecture du synopsis on était en droit de s'attendre au pire des mélodrames, Arthuys nous plonge dans un univers résolument optimiste. Un univers étrange de gaieté et d'humour où les enfants, plutôt que d'attendre une mort inévitable, s'aventurent chaque nuit en dehors de leurs bulles pour mieux profiter de la vie.

À travers les cadrages insolites, l'éclairage et la bande sonore, Arthuys crée un climat étrange s'apparentant à la science-fiction. Ainsi, le décor de l'hôpital, ultra-moderne, ressemble davantage à celui d'une station spatiale, et la physionomie des enfants n'est pas sans rappeler celle des petits bons-hommes de *Close Encounters* (le gros Robert, un enfant vivant à l'hôpital, les prend d'ailleurs pour des Martiens). Tom et Lola communiquent souvent

dans un langage ponctué de signes et de mots bizarres associés au froid, à l'hiver ou à l'Antarctique. Car, dans ce film poétique, l'Antarctique devient symbole d'un monde meilleur à atteindre, un monde où l'air est pur, où les enfants peuvent survivre.

Dans *Farendj* de Sabine Preczina, des Européens travaillent en Éthiopie. L'un d'eux, Anton, nouvellement arrivé, semble perdre progressivement la raison et coupe tout contact avec ses amis pour aller se réfugier dans le désert. Sorcellerie ou crise existentialiste ? On peut voir dans ce film des échos de *Profession : Reporter* d'Antonioni ou de *Nocturne Indien* d'Alain Corneau, films ayant pour thème la perte d'identité dans un pays étranger. Si le propos peut paraître parfois ambigu, il faut souligner la qualité de la photographie et certains passages très réussis sur le plan cinématographique. Je pense à cette scène où des ombres menaçantes d'oiseaux surplombent les ruines d'un petit village que traverse Anton. *Farendj* (nom donné dans le film aux « âmes perdues qui se cherchent ») s'est mérité à Cannes une mention pour la Caméra d'or. C'est, en effet, un film prometteur.

D'un tout autre genre, *Dilemma* de Freddy Coppens. Un drame judiciaire, teinté de suspense et de critique sociale. Une avocate de bonne famille, Karen, doit défendre un ami, Jeff Mees, impliqué dans un sérieux accident durant son travail. Il s'avère que Mees, qui a déjà un casier judiciaire, conduisait alors un camion transportant des matières dangereuses et interdites. La compagnie qui emploie Mees et dont le patron, Jan, est aussi l'époux de Karen, cherche à étouffer l'affaire. Karen devra donc faire un choix entre son mari et son intégrité professionnelle, d'où le dilemme du titre. Dilemme auquel sera aussi confronté Jan qui devra choisir entre sa famille et sa situation sociale.

Terriblement efficace, ce film se veut une charge vigoureuse contre le courant néo-conservateur des années 80. Rescapés des années 60, Karen et Jan sont aujourd'hui opposés sur le plan politique : elle, plutôt de gauche, croit encore aux idéaux de cette époque ; lui, par contre, milite pour un parti d'extrême-droite, genre Front National, clamant les vertus de la société capitaliste et de la cellule familiale. Mais, par sa faute, nous assisterons à la désintégration d'une famille. La sienné.

La critique sociale et politique est également au centre des films d'Europe de l'Est : *le Dernier Ferry-boat* du Polonais Waldemar Krzystek, et *le Camp*, film bulgare de Georgi Dylgerov. Décembre 1981 :

Festival du cinéma int. de Sainte-Thérèse

en toute légalité, des Polonais qui veulent émigrer embarquent à bord d'un bateau pour l'étranger. Parmi eux, un agent du gouvernement. En mer, le 13 décembre, le navire reçoit l'ordre de rentrer en Pologne, maintenant sous le coup de la loi martiale. À bord, l'atmosphère est tendue, la révolte gronde. Rappelant quelque peu *Voyage of the Damned* (film américain sur des Juifs cherchant à fuir l'Allemagne nazie), *le Dernier Ferry-boat* raconte un moment important de l'histoire polonaise contemporaine. On peut regretter le côté académique de la réalisation et certaines scènes où partisans et adversaires de Solidarité s'affrontent dans des échanges un peu trop verbeux et didactiques, mais la dernière demi-heure est d'une intensité peu commune, lorsque les passagers du traversier, plutôt que de rentrer en Pologne, préfèrent sauter dans les eaux glacées de la mer Baltique.

Présenté hors-compétition, *le Camp* se déroule en deux parties bien distinctes : d'abord, dans les années 50, dans un camp de vacances pour enfants, puis, dix ans plus tard, dans ce même camp transformé en « camp de travail volontaire pour étudiants ». Devenus adultes, certains personnages de la première partie s'y retrouvent, comme « volontaires » ou comme employés. On doit surtout retenir de ce film inégal la critique qu'on y fait du stalinisme sur un ton d'ironie constante. On y voit une équipe de cinéma qui tourne un documentaire sur le camp et recherche l'enfant idéal pour incarner le système. J'ai encore en mémoire une scène où les deux enfants, protagonistes du film, veillent aux pieds d'une immense statue de Staline qui chambrane au vent, ou encore ce film de propagande qui prend feu dans le projecteur. Malheureusement, en deuxième partie, les conflits psychologiques deviennent trop envahissants et masquent le propos du film.

Un autre film d'un pays communiste, mais de l'Ouest cette fois, a constitué une heureuse surprise. *Plaff*, du Cubain Juan Carlos Tabio, est l'un des films les plus originaux et subversifs que j'aie vus depuis longtemps. Sur le ton d'une comédie romantique légère, on y raconte les mésaventures d'une famille cubaine. Concha, la mère, développe une véritable paranoïa du fait que quelqu'un lui lance des oeufs (d'où « plaff » du titre). Qui l'attaque ? Sa bru, son fils, sa voisine, son amant ? Ou encore le réalisateur qui multiplie ses présences : interventions directes derrière une table de montage, sous-titres et intertitres, et certainement le flashback le plus surprenant, lorsqu'à la fin du film (du moins, croit-on !), le réalisateur nous avertit qu'on a enfin livré la première

bobine et qu'on peut finalement voir le début. (Le film débuta effectivement sur une note bizarre, comme si le projectionniste s'était mélangé.)

C'est finalement le film de clôture, *Robby, Kalle et Paul*, qui s'est mérité le prix du public. Le scénario (écrit par trois des comédiens et comédiennes) paraît un peu décousu et certains épisodes, comme ce pari de ne plus séduire de filles, relèvent davantage d'une série comme *Three's Company*. Cependant l'ensemble se distingue par un montage habile, des gags souvent très drôles et des personnages pittoresques. Robby, dit le gourou, est un grand timide passionné de spiritualisme ; Kalle, délinquant d'allure débraillée s'avère un playboy incorrigible ; Paul, yuppie au début de la trentaine, est très préoccupé par sa vie amoureuse. Le réalisateur, Dani Levy (qui interprète Robby), utilise très bien le décor pour y révéler l'âme de ses personnages : la chambre de Robby est vide, celle de Kalle présente un fouillis total et celle de Paul (avec bureau, télé et chaîne stéréo) semble plus propice au travail et au loisir. L'appartement, d'où on ne sort jamais, devient ainsi un élément à part entière de la narration.

La compétition jeunes cinéastes (ou courts métrages) comprenait cette année une quinzaine de films, tous du Québec, sauf *Imagine* du Français Jean-Pierre Delattre. Ce film, selon moi, aurait dû obtenir le prix de la ville de Sainte-Thérèse, remis au meilleur court métrage. Car, à travers un plan séquence de huit minutes, il en dit autant sur le cauchemar de vivre en pays totalitaire que n'importe quel autre film en deux heures. Berlin-Est, 1987 : une femme, Eva, reçoit une lettre de son amant, qui vit à l'Ouest, lui disant qu'elle peut avoir son visa. Elle quitte son logement, sort dehors (la caméra la suit) et est arrêtée par la police secrète. La caméra, après s'être attardée un instant sur des enfants, commence un long traveling, traversant le *no man's land* entre l'Est et l'Ouest et s'arrêtant de l'autre côté du mur où un homme écrit un graffiti. Première coupure du film : une grue enlevant un morceau du mur de Berlin. Sur le mur, un graffiti : Eva. En surimpression : Berlin, le 19 décembre 1989.

Si *Imagine* m'apparaissait comme un choix incontournable pour le premier prix, c'est toutefois **20 décembre** de la Québécoise Monique Champagne qui a été primé. C'est l'histoire d'une jeune femme prise d'une passion étrange pour un homme déjà fiancé. Le traitement est original et poétique (aucun dialogue), et la direction artistique est superbe. ■



Tom et Lola de Bertrand Arthuys



Robby, Kalle et Paul de Dani Levy